

Les Temples de rien  
Résidence en milieu collégial

# Catherine Plaisance

du 15 février au 18 mars 2005



© photo : Louis Audet

Les Temples de rien (vue d'ensemble), 2005

## SE FAIRE DU BIEN DANS LES TEMPLES DE RIEN

Belle initiative que celle-là : introduire dans un système lent et lourd une démarche de création axée sur l'expérimentation intuitive, sur les sauts dans le vide et les volte-face prolifiques. Deux cultures différentes engagées dans un projet commun, dans un exercice susceptible d'effriter quelques mythes et de décapier les attentes de chacun. C'est de cela qu'il s'agit avec ce projet où, pour reprendre les termes de Paul Ardenne<sup>1</sup>, sont mises en présence les forces « pulsives » de l'art et celles plus « sédimentaires » de l'institution. Cette dernière, celle de l'éducation ici, est conservatrice par fonction : elle préserve, transmet et implante ses valeurs. Chaque changement est pesé et, une fois adoptée, une décision ne se modifie pas en criant lapin. Par exemple, l'emplacement déterminé pour *Les Temples de rien* dans le temple du savoir. Catherine Plaisance ayant le choix, elle avait privilégié le domicile fixe à l'éphémérité pour son art iconoclaste. Une fois abandonnée la première option, restait donc à s'entendre sur un autre lieu, en tenant compte notamment des aspects esthétiques, des contraintes d'ingénierie et des normes de sécurité. Une belle occasion d'apprentissage, dans un établissement tout désigné pour cela.

## Je les bâtirai en trois modules

Mis à part des images numériques de faux dieux bricolées avec l'ordinateur, c'est dans un local prêté par le Cégep que tout s'est déroulé. C'est là que Catherine Plaisance a transporté les trois modules de casiers qu'elle a achetés dans un surplus de matériel de

bureau. Elle a conservé les objets tels quels avant de les travestir en tabernacles pour « ses dieux ». L'artiste s'inspirait en cela, et *a contrario*, de la culture du Sri Lanka où elle a récemment effectué un voyage. Elle y a été frappée par le foisonnement des autels dressés un peu partout et garnis d'offrandes faites aux dieux hindous ou au Bouddha : fleurs, bougies, objets de pacotille et imagerie populaire traduisent là-bas un culte réel et très présent dans les endroits publics et privés. Selon Plaisance, « nos » divinités sont également nombreuses mais beaucoup plus terre-à-terre. Ce sont l'argent, le pouvoir, la guerre, le superflu matériel, le sexe, la jeunesse et la beauté éternelles, la malbouffe. De gros riens ? Et pour qui ? L'histoire ne dit jamais dans quelle mesure nous nous excluons de la réalité que nous critiquons.

Chaque module comprend trois casiers étroits, tout en verticalité. Ce qui aurait pu être une contrainte est devenu un potentiel à exploiter. L'artiste a travaillé à fond sur le recul pour créer d'intéressants effets de perspective, jouant avec l'accumulation de petits éléments disparates, des miroirs, des écrans de tissus, des textures, la lumière et les reflets chatoyants qui déstabilisent le regard. De cet accoutrement baroque des cases, il aurait pu résulter quelque chose de kitch et de mièvre, voire d'agressant. Mais l'œuvre dégage une subtile cohérence et son jeu se laisse saisir en douceur. Cela tient beaucoup à l'éclairage, réalisé avec des ampoules incolores d'arbre de Noël. Celles-ci, sans distraire l'observation ou induire de connotation superflue, affirment simplement

l'intention mi-festive et mi-religieuse du dispositif ainsi que son caractère populaire. Leur éclat incisif confère à l'ensemble une brillante uniformité, une poésie certaine. Édifices ou gratte-ciel, les rectangles de métal illuminés ressemblent de loin à ces tours de Babel érigées au dieu de la production centralisée. La surabondance de dorures et de clinquants multiplie les résonances lumineuses en une paradoxale homogénéité. Un équilibre émane également de la convivialité des couleurs et de leur assemblage. Le traitement des coloris a permis de créer une famille d'atmosphères, des micro-climats, neuf petits univers qui sont des lunettes d'approche braquées sur les fantômes d'une étrange société.

Le premier module interpelle le pouvoir, surtout au masculin : c'est le poids politique du drapeau américain, l'hégémonie territoriale acquise par les armes, la puissance rayonnante des gagnants en messieurs muscles qui accumulent les trophées. Un genre de mausolée évoqué par des poupées Barbie peintes en or et enlignées servilement, en colonnade, en dit long sur le rôle humiliant encore attribué aux femmes et dont elles se font souvent les propres artisanes. L'habitable consacré à la guerre est efficace avec son éclairage parcimonieux et ses fleurs sombres, confectionnées dans du tissu de camouflage militaire. Une ambiance tristement absurde émane de la statuaire constituée de G.I. Joe à l'attitude idolâtre et confiante. Le décor lourd, grave, et l'allure mortifère de cet autel contrastent avec ceux des autres temples.

Le deuxième module parle davantage d'apparence physique et de l'obsession narcissique du corps. Le blanc domine dans une alcôve moelleuse tapissée de fleurs et de dentelles dans laquelle une femme accroupie se contemple dans un miroir : c'est Catherine Plaisance qui fait son « ego trip ». À côté, le Neverland de Michael Jackson inquiète, tout en rouge et garni de masques de clowns. La vie en rose et en muscles complète cette trilogie dans laquelle le maquillage, la chirurgie plastique et le culturisme sont autant de moyens d'atteindre la perfection : surdévelopper le corps, le transformer ou le

garder éternellement jeune. Le troisième module nous projette dans la culture états-unienne. C'est le règne de la suralimentation, de l'infantilisation et du ludique avec les photos d'un jeune garçon obèse, les emballages de sucreries et les automobiles jouets, véhicules on ne peut plus associés à la consommation, au loisir et à la déficience d'exercice.

punir aussitôt qu'elle est commise. On pense aux publicités qui incitent à la délinquance, aux fausses représentations, à ces images émouvantes, aguichantes ou prestigieuses de l'industrie de la consommation qui séduisent et nous poussent à saliver, à succomber et à jouir alors que la bonheur, sans cesse reculé, demeure inaccessible et que nous devenons chaque jour plus endettés de désirs inassouvis.

### Temples de fer, temples d'affaires

La « décoration » des *Temples*, soit le contenu des casiers, dénonce le décalage existant entre ces contenants (objets) et leur contenu (fonction), entre les moyens et la fin. Dans les rituels profanes et sacrés de nos sociétés, la panoplie d'accessoires tape-à-l'œil n'est pas vraiment inutile puisqu'elle sert à divertir, à nous distraire de nos angoisses, à fabriquer un contexte approprié à l'activité : ainsi les icônes et les idoles, les cloches de papier, les guirlandes de fleurs artificielles, les dorures, les chandelles et l'encens. Aujourd'hui cependant, la prolifération de fétiches dans notre quotidien marque l'écart entre l'apaisement recherché et l'investissement déployé pour y parvenir. Le faux qui brille par sa constance n'arrive pas à dissoudre le mal de vivre.

Cette perte d'adéquation de l'objet à la fonction est également repérable dans le traitement que Catherine Plaisance réserve aux casiers. Évidemment, le fait de présenter ouverts ces contenants discrets est en soi signifiant puisqu'on garde habituellement sous clef, dans ces espaces strictement privés, des effets personnels et intimes. Cela nous renvoie à la dialectique sociale entre le privé et le public, aux revendications concernant la protection de la vie intime versus l'engouement pour la télé-réalité et la banalisation croissante de la pornographie. C'est d'ailleurs pour souligner ce paradoxe que l'artiste s'est fait un devoir de cueillir ses documents visuels sur Internet, se prévalant de l'éclatement de l'espace social.

Il y a ainsi, dans cette série gigogne de contenants/contenus, plusieurs pièces de l'assemblage qui sonnent creux. Mentionnons-en une dernière : cet écran en verre plexi posé dans l'embrasure des portes et visant à préserver les menus éléments de l'œuvre de manière permanente. Cette protection obligée qui condamne au voyeurisme sans possibilité de toucher illustre une de nos ambiguïtés culturelles supplémentaires. Elle nous renvoie à tous ces comportements racoleurs qui invitent à la transgression pour éventuellement la

### S'il faut prier ou critiquer

Quel genre de fidèles peuvent bien attirer les *Temples* de Catherine Plaisance ? Au Cégep, les disciples semblent gagnés. Les échanges prévus en classe d'histoire de l'art furent des moments durant lesquels la créatrice a pu exposer sa démarche et expliquer ses intentions, ouvrant ainsi un dialogue avec des étudiants concernés par la question. Un mini « vox pop » réalisé spontanément à l'occasion du vernissage laisse présager que son travail sera positivement reçu et suscitera l'intérêt de plusieurs pratiquants de la dérision et de la morsure sociales. Le même soir, le visionnement de quelques films des finissants en cinéma du Cégep a apporté une cohérence et un éclairage supplémentaires aux commentaires précédents. Ces films, non exempts d'humour, sont empreints de cynisme. Ils trouvent quelque écho dans l'œuvre de Plaisance. Même si ses chambres à elle sont moins noires, on y développe néanmoins de bien tristes images et le regard de la jeune création, ascétique, semble converger pour révéler et dénoncer les mêmes choses. Catherine Plaisance, elle, critique religieusement. Ou plutôt, elle prie. Mais qui prie-t-elle, et pourquoi ?

En grattant la dorure ici et les discours ailleurs, on distingue autre chose sous la peinture qui s'écaille. Voilà des temples à nos dieux de rien, oui. Mais aussi des confessionnaires pour reconnaître et avouer nos contradictions... et des coffres-forts pour protéger les petits vices et artifices que l'on veut capitaliser. Ils sont nos demeures et nous-mêmes, pauvres habitants d'un panthéon auto-généré. « Je suis perdue, je vais prier aux temples... », conclut Plaisance dans le beau texte qu'elle rédige au terme de son travail, véritable credo émanant du dedans de l'œuvre. Celle qui parle, contaminée, s'est convertie à la foi capitaliste et auto-centriste. Elle en a adopté les préceptes et professe une litanie sans fin adressée aux faux dieux : « Je crois en la beauté du corps, à la richesse, aux gains et à la puissance de la séduction... J'accepte les idéologies simples de leaders puissants...

Les Temples de rien (détail), 2005



© photo : Louis Audet

J'achète tout ce qu'il faut pour parfaire mon image... Je suivrai les ordres et la discipline...», etc. Tout est consenti pour conserver la vie et le bonheur éternels. Mais au fond, derrière toutes ces prières, transpire un aveu de solitude et domine le « désir d'appartenance », celui de faire partie de la gang et d'être aimée toujours.

En début de parcours, l'artiste avait présenté ses intentions et l'origine de son projet en opposant notre absence de pratique religieuse à notre auto-déification, ou en expliquant cette dernière par l'autre. Elle faisait notamment allusion, parlant de la

fréquentation des temples observée en Asie, à la « beauté » d'un « cri de ralliement », à celle du « rassemblement », à « l'heureuse union », à la « compréhension commune ». Voilà qui parle. La vérité, c'est qu'il y a un besoin terrible chez la jeunesse, même divine, d'être rassurée et acceptée. Moi, déesse, je veux « qu'on me remarque, qu'on m'aime et surtout qu'on m'éloge, car voyez-vous, je suis perdue... ». Et là, quand la peur d'être rejet devient insoutenable, il reste la prière aux dieux comme un « cri de ralliement », un appel à leur humanité.

JACQUELINE BOUCHARD

1. Intervention de Paul Ardenne le dimanche 22 mai 2005, lors du colloque *Art, cynisme et démocratie*, à Rouje, dans le cadre de la *Manif d'art 3*.

*Les Temples de rien* (vue partielle), 2005

© photo : Louis Audet

